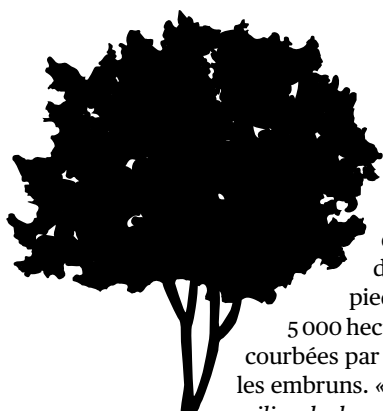


Les arbres se déplacent. Quelques kilomètres par siècle, pas assez vite face au changement brutal du climat ! Alors des forestiers implantent des espèces du Sud pour aider les massifs à résister.

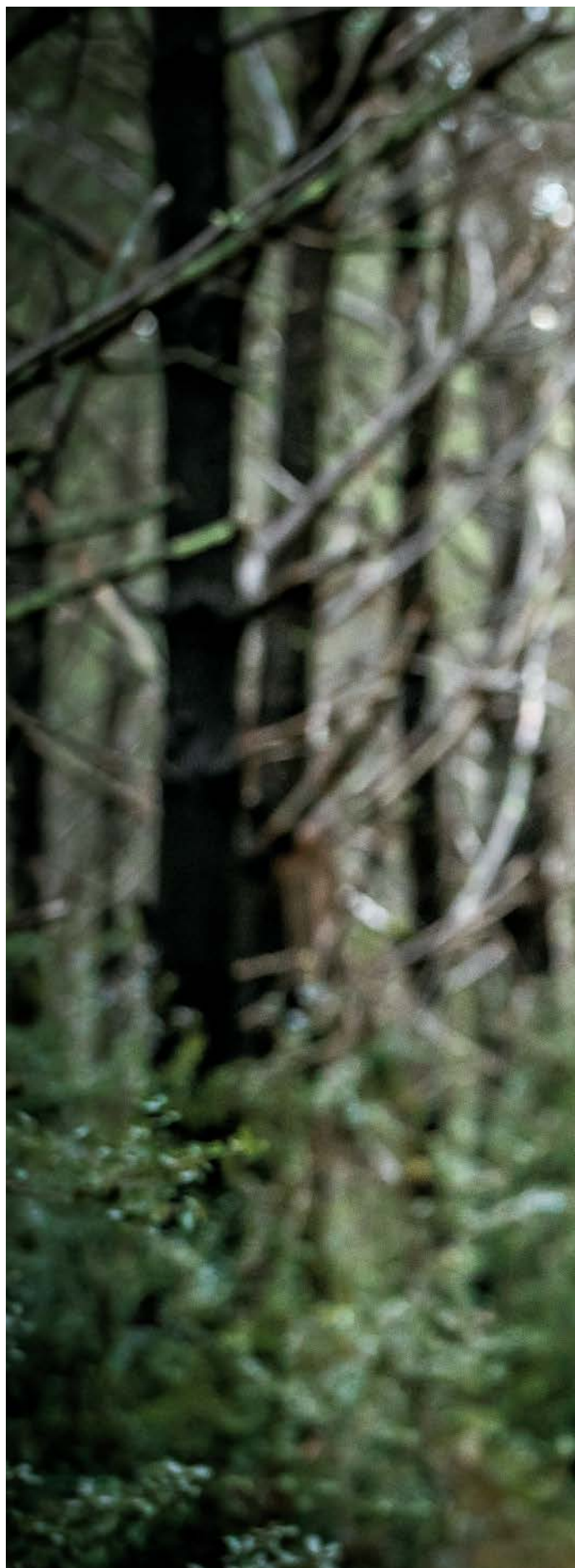
# Pignons voyageurs



Par  
Charlotte Fauve  
Photo  
Rodolphe Escher  
pour Télérama

Forêt domaniale de la Coubre, en Charente-Maritime. Sur la crête de la dune, le vent fait voler le sable en trombes dorées. Chaque année, la plage « marche », menaçant d'avaler les quelques milliers d'arbres à son pied. De l'estuaire de la Gironde à l'île d'Oléron, 5 000 hectares de pins maritimes s'étendent ici, cimes courbées par les tempêtes, aiguilles roussies par le sel et les embruns. « *Et pourtant ils poussent sur presque rien, au milieu des bourrasques. Dans notre jargon, on dit que cette essence est plastique* », sourit Yohann Jaumouillé, le Monsieur renouvellement forestier, graines, plants et plantations de l'Office national des forêts (ONF) sur la côte ouest. Accompagnés du forestier Dominique André, qui depuis plus de vingt-cinq ans bichonne cette forêt dunaire, les deux hommes scrutent les frondaisons. Mais au bout des branches les pommes de pin – ou plutôt les cônes – se font rares. Quant aux semis, se développant spontanément dans les sous-bois, ils sont aussi plus clairsemés qu'auparavant : « *Les jeunes pousses souffrent d'insolation et sèchent. De plus en plus souvent, nous devons aider les arbres à s'adapter.* » Tout un programme, avec ses multiples paradoxes.

Face aux changements climatiques rapides, les arbres se retrouvent en effet avec un handicap de taille : ils sont immobiles, ou presque. Les ligneux ne se déplacent effectivement que très lentement, au gré de la dispersion de leurs graines par le vent, l'eau ou les oiseaux, au rythme de quelques kilomètres par siècle, étant enracinés depuis plus de dix mille ans au sein d'un écosystème issu de la dernière glaciation. Or les nouvelles prévisions du Giec annoncent »





## ESPRIT, Y ES-TU?

### Les yaksha

Jetez un coup d'œil sous les racines des arbres : s'y cachent peut-être des yaksha et des yakshi. Selon les mythologies hindoue et bouddhique, ils protègent les trésors naturels de la Terre, et donc les forêts, mais aussi les montagnes, les rivières... voire les villages. Vous ne les trouverez pas du premier coup, car ces divinités changent de forme comme d'humeur ! Cherchez, sur le relief d'un temple ancien, un guerrier au ventre rebondi ou une femme voluptueuse, vous les reconnaîtrez peut-être.

Dans la forêt de la Coubre, le forestier Dominique André récolte des cônes de pins maritimes.

«*Nous avons déplacé des équipes en Espagne pour récolter le chêne zéen, qui résiste bien mieux au manque d'eau que ses cousins français.*»

*Philippe Proudhon, forestier à l'ONF dans le Jura.*

» une augmentation de la température de leur habitat de 1,5 degré d'ici à 2040. Un bouleversement brusque, auquel ils ne feront pas face s'ils ne peuvent se déplacer promptement. Une fable du lièvre et de la tortue à l'issue incertaine, qui depuis une décennie a conduit les forestiers à élaborer des stratégies dites de «migration assistée», visant à aider feuillus et résineux à emménager dans un environnement plus favorable. En sélectionnant par exemple, au sein d'une espèce, les arbres les plus résistants, déjà bien adaptés à des conditions rudes car enracinés à la lisière de leur zone de confort. Ou alors en identifiant des essences du Sud qui affectionnent les conditions sèches et chaudes, afin de les replanter au nord de leur habitat d'origine. D'où un grand déménagement à marche forcée, alors que les ligneux souffrent déjà de chaleurs et de sécheresses à répétition.

Mais comment prévoir l'avenir alors que le présent se complique ? À l'ONF, qui gère 1,7 million d'hectares de forêts en France, les premières expérimentations datent déjà de 2012. Le projet d'origine, baptisé Giono – du nom de l'écrivain provençal, auteur de *L'Homme qui plantait des arbres* –, se focalisait sur les essences méridionales : chêne de Chizé, proche du massif de la Sainte-Baume, et hêtre de Vachères, non loin de Manosque. «*Toute la difficulté était, en nous appuyant sur les modèles climatiques de l'époque, d'identifier un secteur qui soit aussi favorable à l'un qu'à l'autre en 2010 et à l'horizon 2070*», se souvient Brigitte Musch, coordinatrice nationale des ressources génétiques forestières à l'ONF. Ainsi ces premiers feuillus réfugiés climatiques se retrouvent-ils au cœur de la forêt de Verdun, dans la Meuse... soit environ 800 kilomètres au nord de leur lieu d'origine.

«*Au bout du compte, et malgré des terrains difficiles car bouleversés par la Grande Guerre, 60 à 70 % des arbres replantés ont tenu.*» Depuis lors, la démarche a essaimé, sous la forme d'un réseau de quatre cent vingt-huit «îlots d'avenir» répartis sur l'ensemble des boisements français. L'espèce la plus semée dans ces îlots pilotes ? Le chêne sessile, suivi de près par le chêne pubescent, tous deux de provenance méridionale, et issus de peuplements pour certains désormais en dépérissement à cause de la succession effrénée des canicules : «*Lorsque nous réussissons à collecter des graines dans ces chênaies en crise, nous pouvons espérer que ces arbres qui continuent envers et contre tout à fructifier sont parmi les plus résistants au changement climatique*», se console Brigitte Musch.

Pour aider les arbres à voyager, les forestiers, toujours en quête d'espèces thermophiles et de peuplements naturels robustes, pourraient être amenés à prospecter eux aussi beaucoup plus loin que la Provence. «*La semaine dernière, j'ai parlé espagnol pour la première fois depuis le lycée*», s'amuse Brigitte Musch. Un bon candidat se trouve en effet

être le chêne zéen, natif d'Andalousie. «*Nous avons déplacé des équipes en Espagne pour récolter ce chêne, qui résiste bien mieux au manque d'eau que ses cousins français*, confirme ainsi Philippe Proudhon, pilote national graines et plants, à la sécherie de la Joux de l'ONF, dans le Jura, qui sèche, stocke et vend les graines forestières. *Nous avons observé une montée en puissance des tests sur de nouvelles essences et des provenances plus larges.*»

Chêne faginé au Portugal, noisetier de Byzance en Turquie, ou encore sapin pectiné de Roumanie (un conifère costaud repéré grâce à des professionnels de l'est de l'Europe et qui résiste autant au froid qu'au chaud) pourraient, en mêlant leur patrimoine génétique à celui de nos résineux hexagonaux, les aider à passer le cap. Prospection, récolte, expérimentation se font désormais volontiers à l'international. «*La crise climatique n'a pas grand-chose à faire des frontières administratives*, reconnaît ainsi Nicolas Dasonville, responsable de la formation à la Société royale forestière de Belgique. *Chez nous, 60 % de la surface forestière est composée de chênes, d'épicéas et de hêtres. Nous savons que d'ici à un siècle la forêt belge changera complètement de physionomie. Depuis 2018 et la succession rapide des sécheresses, la collaboration s'est imposée avec différents pays d'Europe.*» En décembre, le projet Migforest réunissant Belges, Français et Allemands recevait ainsi ses premières subventions européennes pour répondre à un même objectif : mettre en place, dans les trois pays, une opération de migration assistée sur des territoires pilotes de quelques milliers d'hectares. «*L'idée de la migration assistée ne sera jamais de replanter l'ensemble de la forêt*, analyse Nicolas Dasonville, *mais plutôt d'introduire en quantité suffisante des individus dans des endroits suffisamment bien connectés aux autres massifs forestiers pour que cette dispersion puisse se faire ensuite naturellement sur le reste du territoire.*»

Dans cette optique, chaque forêt peut donc jouer un rôle dans la sauvegarde du patrimoine forestier. Dans celle de la Coubre, soumise à rude épreuve, on surveille de près le verger à graines, ainsi qu'un peuplement classé de pins maritimes. «*Nous avons ici de très beaux arbres, distingués pour leur rectitude, qui vont aider à régénérer la forêt landaise détruite par les incendies. Mais qui un jour seront peut-être même plantés en région parisienne ou dans le nord-ouest de la France*», analyse l'expert en renouvellement forestier Yohann Jaumouillé. À condition qu'eux aussi tiennent le choc. «*Il y a dix ans, un pin pouvait donner jusqu'à 1 hectolitre de cônes. Il faut désormais deux années à un cône pour arriver à maturité. D'autant que la canicule de l'année dernière leur a fait du mal*, déplore le forestier Dominique André. *Ils sont plus petits, et leurs graines peuvent être vaines, mortes.*» Le parc de la maison forestière rappelle pourtant qu'en matière de sylviculture le voyage et l'expérimentation ne datent pas d'hier. Au beau milieu des pins, un platane parisien ou un cèdre plantés sous Napoléon III dressent ainsi fièrement leur tronc. Sur de nouveaux «îlots d'avenir», les forestiers d'aujourd'hui tentent de faire pousser des sapins protégés par un capuchon en laine de mouton. L'odeur des ovins aide à rebuter les cerfs friands de feuilles et de bourgeons – l'autre danger des bois, juste après la hausse des températures. «*Le forestier travaille toujours pour ses successeurs*, conclut Dominique André. *Pour connaître le résultat, il va falloir attendre cinquante ou soixante ans.*» ●